

JEAN-PIERRE SIMÉON

# Stabat Mater Furiosa

*suivi de*

## Soliloques

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

## SOMMAIRE

Stabat Mater Furiosa .....	9
Soliloques .....	43
Qu'est-ce que-hein ? .....	47
Sans bout .....	55
La deuchvaux .....	63
Tu .....	71
Objection .....	77
Le poète et la pauvreté .....	83

© 2005, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-125-5

*Première publication*

© 1999, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
ISBN 2-912464-50-1

**Stabat Mater Furiosa**

*À Gisèle Torterolo, comédienne*

*Ce texte a été créé à Paris au Théâtre Molière /  
Maison de la Poésie, du 24 au 28 mars 1999 par  
Gisèle Torterolo, dans une mise en scène de Christian  
Schiaretti.*

Percussions : Olivier Besenval  
Lumières : Julia Grand  
Costumes : Annika Nilsson

Production : Comédie de Reims, Centre Dramatique National.

*Stabat Mater Furiosa a fait l'objet d'une commande  
du ministère de la Culture (DMDTS).*

Je suis celle qui refuse de comprendre  
je suis celle qui ne veut pas comprendre et  
qui implore  
et si j'implore ne riez pas  
pas de haussements d'épaule pas  
de murmures  
et pas de prétextes les yeux baissés  
pour éviter ma voix  
mon émotion n'est pas un chien que je promène  
un petit chien-chien que je cajole et promène  
mon émotion est noire et lourde  
elle a le poids de la hache et  
le tranchant du silex  
et si je prie c'est sans dieux  
si je prie c'est comme quand on dit : je vous en prie  
c'est la vie que je prie  
je vous en prie la vie et  
je ne sais pas de quoi je la prie mais  
je sais que la prière est lourde et noire  
qu'elle n'appelle pas ne commente pas n'apure pas  
les comptes  
elle viendra  
ma prière un moment seulement s'il vous plaît  
toi mon garçon écoute laisse laisse  
jeux leçons et chansons  
si tu en as le privilège  
écoute reste ici debout  
dans le pré carré d'ombre et de silence qui peut nous  
tenir lieu de parler  
tant pis pour toi tu es né tu es de ce monde

tu sauras  
tu ne peux échapper à ma prière noire  
toi mon père approche  
regarde-moi ose me regarder en face  
je suis celle qui essaie de ne pas comprendre  
de ne pas te comprendre de ne pas entendre tes raisons  
je hais tes raisons je fais silence sur tes raisons  
ah oui nous avons marché dans la brume des champs  
dans l'aurore chahutée des villes  
ma main dans ta grande main qui me voulait tienne et  
douce et hardie et  
neuve et affamée et convaincue de ton désir d'être  
mon père  
soit ! mais cela ne compte pas ne pèse plus  
écoute et ose regarder mes yeux  
toi mon frère  
est-il possible que tu me ressembles  
est-il possible croyable admissible  
que tu portes un peu de mon geste dans tes mains  
quand tu égorges  
et que mon visage dans ton visage se penche  
sur la boue écarlate et le cadavre démembré  
à travers toi je serais donc sœur de la chiennerie  
guerriers tueurs éventreurs tortionnaires mercenaires  
soudards miliciens égorgeurs reîtres combattants as-  
sassins troupiers bourreaux soldats violeurs massa-  
creurs chiennerie en tout genre veulerie  
je n'en finirais pas d'énoncer  
les galops du cheval sur la poitrine de la terre  
je suis sœur à travers toi des chiens qui fornicent  
sur le ventre blanc des amoureuses filles aux hanches  
neuves et femmes vieilles du dernier soir  
ici mon frère que tu entendes !  
et toi qui passes en traînant la jambe

je ne demande pas la cause de tes pas qui usent le  
trottoir  
je ne veux ni sourire ni salut  
ni l'heure ni l'épaule où m'appuyer  
ni qu'on me parle je sais tout ce qu'on peut dire  
quand on est un honnête passant qui traîne la jambe  
dans la rue du jour ordinaire brutal et mou  
brutal parce que mou comme l'abandon comme  
l'éredon mollasse des regrets  
toi aussi écoute  
je n'ai pas de patience c'est tout de suite  
quiconque passe qu'il m'écoute c'est ainsi  
je parlerai comme ça vient j'implorerai  
mesquine piteuse hargneuse  
je ferai la pleureuse la hideuse  
j'y mettrai tout le pathétique drame et tragédie  
et le sang à la cerne des mots comme un Rimmel après  
les pleurs  
dégoulinant dégoûtant  
j'appuierai le trait oh mais au fait  
je n'ai pas inventé le drame oh mon dieu le drame  
ni la tragédie ah la tragédie  
et le trait de l'épouvante et du dégoût  
il est épais assez dans la chair des hommes et  
je n'y suis pour rien  
ma prière voilà comment commence ma prière  
j'aime que le matin blanc pèse à la vitre et l'on tue ici  
j'aime qu'un enfant courant dans l'herbe haute vienne  
à cogner sa joue à mes paumes et l'on tue ici  
j'aime qu'un homme se plaise à mes seins et que sa  
poitrine soit un bateau qui porte dans la nuit et l'on tue  
ici  
j'aime qu'on bavarde à la porte du boulanger quand  
il n'y a d'autre souci que le bleu du ciel étendu sous

la théorie des nuages et l'on tue ici  
j'aime qu'à quelques-uns on s'ennuie paisiblement à  
observer le vent dormir sur les toits de la ville et l'on  
tue ici  
j'aime qu'on bâtit une fleur pour la fleur dans le  
loisir insipide du jardin et l'on tue ici  
j'aime que la pierre roule dans la rivière et que cela  
fasse un bruit de clarinette et l'on tue ici  
j'aime que les heures ne soient que le temps qui passe  
pour faire les heures et l'on tue encore ici encore  
et voilà comment continue ma prière  
êtes-vous là encore êtes-vous là mangeurs d'ombre  
je crache  
je crache sur l'homme de  
l'homme de guerre  
je crache sur le guerrier de la prochaine  
de la prochaine guerre  
qui joue aujourd'hui avec son ours en peluche les  
ailes des mouches et  
la poudre rouge et bleue des papillons  
je crache sur l'esprit de guerre qui pense et prévoit la  
douleur  
je crache sur celui qui pétrit la pâte de la guerre  
et embrasse son sommeil quand on cuit la mort au  
four de la guerre  
je crache sur le ruisseau de sang qui tombe des doigts  
du vainqueur  
comme un mouchoir par mégarde tombe au caniveau  
je crache sur celui qui fait d'un corps de femme une  
chair ouverte  
une chair bleue qui était blanche  
couverte de guêpes qui était faite pour le baiser  
déchirée qui était comme une soie pour le soleil  
je crache sur la haine et la nécessité de cracher sur la  
haine

homme de guerre je te regarde  
regarde-moi  
je te dis regarde-moi  
tu ne sauras pas qui je suis ni d'où je viens  
je n'en ai plus la mémoire  
plus de place pour la mémoire  
mon esprit est tout entier occupé à forger les sentences  
de ma colère  
soudain si je veux comprendre tout de même  
tout de même  
je suis celle qui essaie de comprendre par la colère  
comme la cascade comprend la roche par la colère  
il me faut ce courage d'effacer en moi l'effet de la  
douceur tout souvenir  
de la douceur  
et toi il te faut également accomplir  
ce mauvais courage  
dont tu es la cause  
il nous faut effacer l'effet de la douceur tout souvenir  
de la douceur  
la chaleur d'une main sur l'épaule au dévers du lit  
quand la lumière dessine la fenêtre au petit matin  
la chaleur du doigt qui essuie le lait sur les lèvres de  
l'enfant  
la chaleur du front qui cherche la maison bâtie sous  
l'aisselle  
la chaleur d'une table où s'échangent les sourires  
comme un vin clair  
tandis qu'au jardin derrière la porte qui tremble  
montent  
des fleurs blondes parfumées sensuelles comme  
la flamme des cheminées  
la chaleur de la pensée et du doute frêle  
la chaleur des années et la rémission des soleils dans  
l'hiver



il nous faut la colère je dis  
la colère brutale plus rapide que la balle des fusils  
plus torturante que l'électricité dans la bouche  
plus cruelle et plus définitive  
que la cruauté des haches au poignet les haches  
écoute  
j'étais fille  
près des trois oliviers  
ou là-bas plus loin près du chêne qui ne tremble pas  
dans la flambée  
ocre de l'automne  
ma ville était de sable et de pierres sèches  
ou bien je courais au long des fontaines sous les  
terrasses de bruyère  
ou bien j'allais chercher la neige dans le seau pour le  
chauffer  
au feu jaune de l'âtre  
et je mettais dans la bassine l'eau bouillante encore  
blanche  
comme si elle se souvenait de la neige  
et grand-mère y baignait ses pieds fragiles  
j'ai grandi sous les trois oliviers  
l'olivier de Nessim le paysan  
l'olivier de Farida sa fille  
l'olivier noir le troisième l'arbre de l'exil  
j'ai grandi avec les parfums du basilic et les contes  
bleus du début  
des temps  
ailleurs j'ai grandi pieds nus sur des terres engrais-  
sées par les pluies et les feuilles  
au creux d'un village bercé par sa colline  
la première à confesse et la première à rouler avec les  
garçons  
derrière les ronces

ailleurs j'ai grandi sous un ciel gelé  
contre le vent contre le temps  
mais adossée à des forêts nues  
et j'ai vu mes parents rire une fois l'an  
quand le soleil ouvrait des sentiers bruns dans la neige  
je m'appelais Kim Ingrid Tania Juliette ou Amina  
cela n'importe pas plus que la couleur de mes yeux  
la couleur des yeux n'est pas la couleur du regard  
écoute  
cela est comme un conte  
cela commence toujours comme un conte  
écoute tu ne devrais pas être impatient de savoir  
j'ai grandi attends j'ai grandi  
à seize ans j'ai dansé avec le vent de sable rouge  
et j'ai traversé en riant les oasis sur le cheval de Jamel  
et le cheval de Mahmoud  
j'ai cueilli la rose des ruisseaux rose comme un  
premier baiser  
j'ai écouté le vieux Nessim raconter le destin de trois  
étoiles  
sous les trois oliviers  
à dix-sept ans j'ai nagé nue dans la rivière  
sous le pont où l'on dit qu'à la Noël le diable avec ses  
violons  
fait valser les âmes  
j'ai couru derrière les fils du village à travers les nuits  
d'été  
et j'ai goûté la vigne des terrasses sur les lèvres  
brûlantes des fils du village  
à dix-huit ans  
j'ai vu l'étranger sortir de la forêt dans un matin de  
neige bleue  
il a porté mon seau de neige  
il l'a chauffé dans l'âtre et a lavé les pieds fragiles de  
grand-mère

avec mon père il a refait le toit de la maison  
et il a demandé mes lèvres pour salaire  
et je n'ai pas baissé les yeux  
écoute  
j'étais fille nubile  
et ma vie était posée comme un soleil sur l'horizon  
un doigt sur une joue à peine qui l'effleure  
pour évoquer la saveur je croyais ce qu'il faut croire  
instruite pourtant du malheur par la perte d'un seul de  
tes cheveux mon père  
par le seul événement de ton pied glissant sur la pierre  
mais je croyais ce qu'il faut croire  
parce qu'il y avait les trois oliviers  
la douceur sur la peau des collines  
et l'étranger qui demandait mes lèvres  
je croyais à la rumeur des jours  
à la lenteur des nuits  
au tendre divorce des heures  
à la nostalgie gentiment amère des soirs je croyais  
à l'ombre rousse dans le chemin  
au silence dans le rire  
à la force bruissante des légendes  
au chaud au froid à la faim à la soif au vent au chagrin  
à la branche  
à l'ennui au parfum à l'orage à ce qui paraît et  
disparaît  
bref à toutes ces petites choses humaines  
qui sont humaines et  
inutiles bien sûr mais qui ne demandent à l'homme  
que d'être à son métier de vivre  
sans hausser le ton et sans hausser la garde  
je croyais ce qu'il faut croire  
ça commence toujours ainsi  
toujours pareil

l'évangile des apparences  
et puis le bruit est venu  
un tremblement sourd et lointain sous la terre  
et les feuilles ont tremblé aux arbres  
et quelque chose a chanté faux soudain  
dans la voix des rivières  
et la neige molle et grasse défaite se prenait aux  
cheveux  
ça a duré des mois des années peut-être  
un malaise douteux indistinct  
quand le muscle du cœur fait entendre son effort  
qui devrait se taire  
et le bruit est venu par toute la terre  
on a entendu le pas des hommes  
et c'est un terrible symptôme n'est-ce pas !  
on n'entend pas les pas de la foule le samedi dans les  
villes  
sur les places publiques dans les marchés  
on n'entend pas le pas d'un homme qui va à son  
travail  
et quand un homme court vers ce qu'il aime c'est  
son souffle qu'on entend  
mais quand la foule des guerriers se met en chemin  
c'est son pas d'abord qu'on entend  
son pas qui martèle  
oui les coups du marteau sur la terre  
le pas qui frappe et qui dit je suis là je suis partout  
et comme les bêtes qui sentent de très loin venir  
l'incendie  
chacun sent monter en lui l'écho sourd de ce pas  
pas d'histoires tout le monde sait cela  
tout le monde  
même l'enfant nouveau né en a la mémoire  
le bruit du pas des hommes en guerre